LE SAINT GRAAL ET LES VASES DE JÉRUSALEM, DE GÊNES ET DE VALENCE

I1 est de toute évidence que le Graal des poèmes du Moyen-Âge n'a pas été une coupe matérielle que des personnages célestes apportèrent à la cour du roi Arthur ou dans tout autre lieu, mais une évocation purement idéale de celui qui servit à Jésus dans le cénacle. Déçus dans leur attente seront ceux qui espèrent le voir surgir, éblouissant et miraculeux, de fouilles entreprises dans les remparts ruinés de Montségur, dans les grottes du Sabarthès ou ailleurs : nul aujourd'hui sur terre ne sait ce qu'est devenu le vase sur lequel Jésus se pencha pour y laisser tomber la parole inouïe d'amour et d'infinie puissance : *Ceci est mon corps, et ceci est mon sang*.

Pourtant, au cours des siècles écoulés, trois vases, vénérés entre tous, ont été considérés comme ayant servi, dans les mains de Jésus, à la première transsubstantiation eucharistique, ce furent le calice de Jérusalem, la coupe de Gênes et le calice de Valence en Espagne.

Les deux derniers, découverts aux Lieux Saints au cours des Croisades, ont été rapportés en Europe à la veille de la diffusion des poèmes français sur le Saint Graal ; il n'est pas impossible qu'en les écrivant, les auteurs de ces compositions n'aient pas eu leur pensée tournée vers l'un ou l'autre de ces vases. D'autre part, nous savons par divers écrits anciens que le souvenir du Graal est venu de lui-même à l'esprit de ceux qui s'inclinaient à Gênes ou à Valence devant ces vases vénérés, à une époque où les susdits poèmes étaient dans toutes les mémoires et se racontaient partout.

Le Calice de Jérusalem

Mais avant que les coupes de Gênes et de Valence soient devenues l'objet de la vénération des peuples en Occident, l'Orient chrétien avait connu un autre calice que l'on regardait, à plus juste titre peut-être, comme étant celui du Seigneur. En l'an 640, l'évêque gallo-franc Arculphe vit et toucha cette coupe au cours d'un voyage en Palestine dont le moine Adamna nous a laissé une relation. Nous y lisons :

« Entre la basilique du Golgotha et le Martyrium se trouve une chapelle dans laquelle est placé le calice que le Sauveur bénit de sa propre main à la Cène, avant qu'il souffrit, calice qu'il offrit, convive lui-même, aux apôtres qui mangeaient avec lui. Ce calice d'argent a la capacité d'un setier gaulois. Il a deux anses, une de chaque côté ».

Le setier gaulois équivalait à sept litres quarante-quatre centilitres.

Notons, en passant, que la capacité de ce calice et sa forme de vase à deux anses latérales, devaient le rapprocher beaucoup des grands « calices ministériels » dont on se servit durant les premiers siècles chrétiens, pour distribuer l'Eucharistie aux foules.

Bède-le-Vénérable, qui vécut de 675 à 735, parlant du calice de Jérusalem, ajoute au texte d'Adamna quelques précisions :

« Sur le plateau qui fait suite au Martyrium et au Golgotha, dit-il, se trouve une chapelle dans laquelle est déposé, renfermé dans un écrin, le calice du Seigneur. On à continué de le toucher et de le baiser par une ouverture faite dans la gaine. Ce calice est d'argent, il a une anse de chaque côté, et la capacité du setier gaulois[1] ».

Ce vase ne se trouvait plus à Jérusalem quand les Croisés prirent cette ville, et nul ne sait ce qu'il est devenu ; il est donc impossible de se prononcer sur son authenticité, il est seulement certain qu'il ne saurait être confondu, comme nous allons le voir, avec les vases de Gênes et de Valence, qui ne sont pas en argent.

Le Sagro-Catino de Gênes

En 1101, les Génois trouvèrent ce vase dans la mosquée de Césarée, nous dit Guillaume de Tyr, quand elle fut prise d'assaut, et abandonnant aux autres Croisés l'or et les richesses de toutes natures, ils gardèrent pour eux cette coupe qui leur fut indiquée comme étant celle de la Cène du Seigneur.

En raison de sa forme, les Génois désignèrent ce vase sous le nom de *Sagro-Catino*, « le bassin sacré ». C'est une vasque de matière verte et translucide qu'ils crurent être de l'émeraude, elle est hexagonale, sans pied, et munie de deux petites anses de même matière ; son diamètre est de 32 centimètres et demi, sa capacité d'environ trois litres (Fig. I).

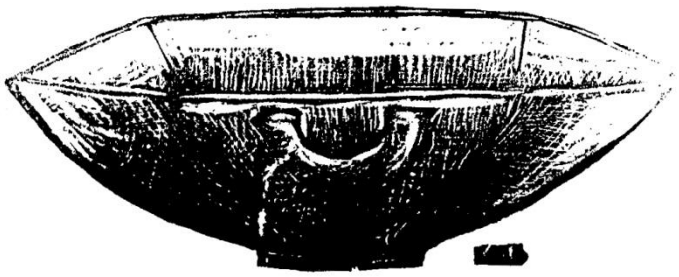

Fig. I. — Le « Sagro-Catino » de Gênes.

Le Sagro-Catino fut aussitôt transporté à Gênes et déposé dans une niche d'un mur intérieur de l'église cathédrale de Saint-Laurent. Un groupe de chevaliers

[1] Cf. J. Hoppenot, *La Messe dans l'Histoire et dans l'Art*, Paris, Desclée de Brouwer, 1906.

génois, les *Clavigeri*, avait les clefs des puissantes serrures qui fermaient cette niche, et chaque année, une fois, l'archevêque de Gênes la montrait de loin au peuple.

Dès le XIIe siècle, Geoffroy de Monmouth apprenait à ses contemporains la légende qui prétendait que le Sagro-Catino avait été un présent de la reine de Saba au roi Salomon, que plus tard, de roi en roi, il était devenu la propriété d'Hérode, et que, par suite d'un malentendu, il se trouvait dans le cénacle où Jésus, le trouvant à sa convenance, s'en était servi[1].

Peu après, le célèbre dominicain génois Jacques de Voragine, archevêque de Gênes, mort en 1208, assurait sans hésiter que le Sagro-Catino était bien le vase qui servait au Sauveur quand il fit la Cène avec ses disciples « puis à Nicodème » (*sic*) quand il recueillit les dernières gouttes du sang de Jésus, après l'avoir descendu de la croix[2].

Plus tard, Jean d'Autun, l'auteur des Chroniques du règne de Louis XII, identifia formellement le Sagro-Gatino avec le Saint Graal de la Légende arthurienne : En 1502, dit-il « le Roy fut ouir messe… en l'église de Sainct Laurent qui est le grant domme et cathédralle de Gennes où fut par les chonoynes de là, après messe, monstré le riche vaisseau smaragdin, c'est assavoir le précieux plat au quel Notre Seigneur Ihésucrist mangea avecques ses appostres le iour de sa Ceine, et est celuy plat qu'on appelle le Sainct Graal ».

Le fait que l'on croyait ce vase taillé dans une énorme émeraude s'accordait trop bien avec la légende qui voulait que le Graal eut été fait de l'émeraude céleste qui décorait, disait-on, le front de Lucifer avant sa chute.

Et la forme basse et large du Sagro-Catino le rapproche aussi de l'usage que Gantier Map assigne au saint Graal quand il le désigne ainsi : « Ce est l'escuelle ou Ihésucriz menja l'aignel le ior de Pasques o ses deciples[3] ».

On croyait, en effet, qu'il avait été employé successivement pour la manducation de l'Agneau rituel de la Pâque, pour la consécration du pain, puis pour celle du vin.

On comprend donc la vénération intense dont le vase de Gênes fut entouré à une époque où la critique historique était chose à peu près inconnue. Il n'en reste pas moins que le premier vase conservé au Golgotha comme étant celui de la Cène était en argent, alors que celui de Césarée, puis de Gênes, est en matière vitreuse de couleur vert-émeraude.

---

[1] Voir Rohault de Fleury, *Mémoire sur les Instruments de la Passion de N. S. J.-C.* Paris, Lessort, p. 870, p. 275 et *Revue archéologique*, an. 1845.
[2] J. de Voragine, *Chronicon Januense*, chap. XVIII.
[3] Gantier Map, *La Queste del Saint Graal*.

En 1805, après que Napoléon eut pris le titre de roi d'Italie, il ordonna que le Sagro-Catino fût transporté à Paris où une commission de membres de l'Institut fut formée pour l'étudier sous tous ses aspects. Les résultats de ces études furent consignés dans un rapport de Millin de Grandmaison, et il en ressortit deux certitudes : d'abord que le Sagro-Catino est bien indiscutablement un vase d'une très haute antiquité, puis qu'il est en pâte vitreuse et non point en émeraude[1].

Restitué à la ville de Gênes en 1816, le Sagro-Catino fut brisé accidentellement au cours du voyage ; restauré depuis lors, il a repris sa place dans la niche de l'église Saint-Laurent.

Le Calice de Valence

Les expéditions de la chevalerie occidentale en Terre Sainte au cours du Moyen-Âge apportèrent à Valence un vase dont on disait qu'il était celui que Jésus prit en main pour y transsubstantier le vin en sang au cours de la cène.

Il se compose d'une fort belle coupe hémisphérique en agate-onyx, d'une vasque plus évasée de même matière formant le pied et d'une tige droite dont un gros nœud décore le milieu. La base d'agate est entourée d'un large cercle de métal qui porte quatre branches montantes, le tout chargé de cordons de perles et de pierres précieuses. Deux anses largement infléchies relient aussi la coupe et le pied d'agate, et toutes ces parties métalliques sont décorées d'entrelacs de style hispano-mauresque (Fig. II).

Fig. II. — Le Calice de Valence, en Espagne.

Comme le Sagro-Catino de Gênes, le calice de Valence n'est pas le vase que la tradition palestinienne désignait dans les premiers siècles comme étant celui du Seigneur, que l'évêque Asculphe vénéra dans la chapelle du Golgotha et qui était en argent.

[1] Cf. Millin de Grandmaison in *Magasin Encyclopédique*, an. 1807, p. 137-150.

Mais, huit siècles durant, toute l'Europe chrétienne concentra ses ferveurs sur ces vases magnifiques que l'on croyait avoir abrité avant tous autres le mystère inouï d'un amour tel que seul un Dieu, auteur et maître de la Matière et des lois qui la régissent, le pouvait réaliser. C'est pourquoi, malgré que la piété de nos pères se soit égarée sur elles, ces coupes ont été pénétrées, ont été sacrées à un tel degré d'intensité par une somme inégalée sur terre d'adorations et de ferveur incomparables qu'aujourd'hui même elles demeurent, en dépit de tout, des objets incontestablement très saints et dignes de tous les respects.

En plus, ces deux vases sont pour nous, en raison même du rôle qu'ils ont joué, des documents que ne peuvent méconnaître tous les hommes d'étude qui s'attachent à l'histoire du Saint Graal, à l'histoire du culte de l'Eucharistie et du culte du Sang divin qui coula sur la croix. Mais qu'est devenue la coupe de Valence au cours de la satanique épreuve qui ravage aujourd'hui l'Espagne comme un ouragan d'enfer ?

Ajoutons en terminant qu'au XVe siècle il existait en France un autre calice qui n'a pas eu la glorieuse réputation des premiers et qui, cependant, prétendait avoir rempli la même et divine fonction. Il était jalousement gardé dans le trésor de Jean de France, duc de Berry, et l'inventaire de 1416 des meubles et objets précieux de ce prince le mentionne ainsi :

« Le calice où Notre-Seigneur but à la Cène, garni d'or, escript à l'entour de lettres noires. Prisé l'or XXXIII livres tournois ».

Il paraît infiniment probable que ce calice n'était qu'une reproduction du Sagro-Catino de Gênes ou du calice de Valence.

Loudun (Vienne).

L. CHARBONNEAU-LASSAY.